

UNE JOURNÉE D'OUVRAGE



Le patron. — Hein ! Tu as perdu la lettre que je t'envoyais porter ! Retourne sur tes pas et retrouve-la. A ta mine, je crois fort que tu l'as perdue dans un cabaret ?
Michel. — C'est vrai, monsieur ; mais je ne puis pas me rappeler lequel.

LA RONDE DU LOUP

I

La mère Martine avait plus de quatre-vingt-dix ans, et avec ça une santé de jeunesse. Elle faisait encore ses quatre repas, dormait sa nuit et employait son jour à surveiller toutes choses dans la ferme.

A vrai dire, son dos était voûté, et pour marcher elle s'appuyait sur un bâton ; cependant elle faisait encore plus de pas, à elle seule, que tous les autres de la maison ensemble. Quand le soir venait et qu'on tenait la veillée, la mère Martine prenait un rouet, puis son pied de ses doigts allaient si bien, qu'à l'heure de la couchée elle avait toujours garni sa bobine d'un fil qui n'était pas mal fin.

La mère Martine était maigre. Ses yeux brillaient encore dans leurs fossettes profondes, comme des vers luisants, le soir, sous les voûtes des buissons. En riant, elle faisait voir encore quelques petites dents blanches, qui empêchaient son menton de faire trop carillon avec son nez. Sa voix tremblotait un peu beaucoup, mais personne pourtant ne savait dire mieux que la mère Martine les chansons du vieux temps. Aussi l'hiver, pendant les longs soirs, on l'entourait et on l'écoutait sans se lasser. Le rouet ronflait, la mère Martine chantait, et les jeunes étaient heureux.

La mère Martine avait deux filles et deux garçons, âgés de soixante à septante ans, qui avaient des filles et des garçons âgés de quarante à cinquante, qui avaient, eux aussi, des enfants de dix à trente ans.

Aux veillées, toute la famille se réunissait dans la maison de la grand'mère, et comme parmi les petits-enfants de la mère Martine se trouvaient beaucoup de gentilles filles et de gaillards garçons, la jeunesse du voisinage venait aussi à la veillée, — tout naturellement, comme les passereaux vont au froment, ou comme les canetons vont à la rivière.

Alors Dieu sait si on était nombreux ! — Les hommes tillaient, les femmes tricotaient... Quant aux jeunes, s'ils faisaient mine de travailler un peu, c'était pour attendre le moment où l'on mettrait en train quelque jeu, quelque danse, afin de rire et de sauter tout leur content ; et ça ne tardait jamais beaucoup.

Un soir donc que nous étions là une vingtaine,

tous plus dansants et chantants les uns que les autres, on décida de faire des rondes, et dans celles du pays on choisit celle du loup.

Pour cette ronde, comme pour toutes les rondes, les filles, les garçons s'entremêlent en se donnant la main, puis, en tournant, ils chantent tous ensemble :

Lorsque les fillettes
Seules vont au bois,
Le loup, qui les guette,
Se cache et les voit.

On dit deux fois ce couplet, puis on tourne vite, vite, en chantant, ou plutôt en criant :

Au loup ! au loup ! au loup !
Sauvez-vous, fillettes !
Au loup ! au loup ! au loup !
Quand le loup vous guette,
Sauvez-vous ! sauvez-vous !
Au loup !

Alors un garçon, qui entre dans le rond dit le second couplet :

Mais ce loup terrible,
Qui vous fait tant peur,
N'est pas insensible
A vos yeux charmeurs.

Quand il a dit, tous se reprennent à ré, et le refrain :

Au loup ! au loup ! au loup !
Sauvez-vous fillettes...

Ensuite le garçon du milieu chante encore :

Soyez moins farouches,
Point ne vous mordra.
Non, car s'il vous touche,
Vous embrassera...

A ce moment, toutes les filles se sauvent, ou doivent se sauver en criant : *au loup !* parce que celui qui fait le loup (c'est-à-dire le garçon qui est entré dans le rond) tâche d'en attraper une avant qu'elle ait touché le mur de la chambre. S'il y parvient, il l'embrasse, — et elle devient le loup du suivant.

Comme ce n'est point, certes, une pénitence d'être le loup, ni d'être pris pour le devenir, il arrive qu'au lieu de se sauver bien vite, plusieurs de ceux du rond vont assez lentement pour se laisser facilement prendre. Alors le loup qui a de quoi choisir, ne se gêne pas pour le faire ; et les demeurants ont perdu leurs avances, dont on rit et se moque ; en disant qu'ils ne sont pas d'assez beaux gibiers pour le loup, et autres propos qui égayent la veillée.

Donc, pendant que nous faisons cette ronde, la mère Martine, qui nous regardait, riait, comme de bonheur. Sous le train que nous menions, on l'aurait pu même entendre chanter tout bas les couplets, dire bien haut les refrains, et faire de gros éclats, quand il y avait des garçons ou des filles laissés en reste par le loup.

Etant un peu las, je m'étais allé asseoir auprès de la mère Martine :

— Vous êtes bien gaie, ce soir ? fis-je.

Elle branla la tête comme pour me répondre : Oui ! puis elle me dit :

— Ça, toi, petit, qui as déjà un peu voyagé, as-tu vu quelque autre endroit où l'on fasse la *ronde du loup* ?

— Non.

— Pardienne ! je le crois bien.

— C'est donc que la *ronde du loup* est native de notre pays ?

— Eh ! voirement tu l'as dit, répliqua la mère Martine avec un air de fierté ; elle a été composée ici par quelqu'un que j'ai bien connu. Il y a soixante ans... oui, soixante ans !... et puis, vois-tu, petit, cette ronde, c'est comme qui dirait une chanson sur une chose arrivée.

— Alors il faut que cette chose soit assez drôle et curieuse, pour qu'on ait songé à faire dessus une ronde ; et, puisque vous savez cette chose, *grand'mère*, vous devriez me la conter.

— Eh ! oui, tout de même, si ces enfants ne faisaient pas tant de bruit. Je suis obligée de crier comme un sonneur pour te parler... et ça me fatigue.

— Oh ! si ce n'est que ça qui vous gêne, je m'en vais bien les faire taire. Vous allez voir.

Et, m'adressant aux jeunes gens qui tournaient, chantaient et s'embrassaient toujours :

— Ohé ! vous autres ! assez de virements, de chanterie et d'embrassades comme ça. Venez tous écouter ! la grand'mère va nous conter une histoire.

— Oh ! une histoire ! une histoire de la grand'mère !

crièrent-ils tous ensemble, en battant des mains et en s'asseyant autour d'elle, qui sur des bancs, qui par terre, qui sur ses talons.

La mère Martine arrêta un moment son rouet, pour bien faire savoir qu'elle allait dire une histoire vraie et non pas un conte. Tout le monde prit attention. Alors elle mouilla son doigt de salive pour étirer le chanvre de sa quenouille, poussa la roue, qui se mit à ronfler encore, et dont le petit bruit était pour sa petite voix d'argent comme le frou-frou du vent de nuit est pour le rossignol qui chante sur les buissons noirs. Et voici l'histoire qu'elle nous dit :

II

— Il y a de ça soixante-treize ans, j'en avais alors à peu près dix-sept. En ce temps vivait dans le pays un jeune garçon qui aurait aujourd'hui quatre-vingt-quinze ans, et qui s'appelait Vincent.

— Ce Vincent, qui était fils unique de gens bien peu riches, avait perdu son père et sa mère quasi coup sur coup, lorsqu'il n'avait encore que seize ans. Vincent, qui portait une grande amitié à ses parents, conçut tant de chagrin de leur mort que d'abord il fit une grande maladie, et qu'ensuite il garda une triste humeur, une faroucherie qui le poussait à chercher les endroits seuls et écartés, pour y mener une vie toute de silence et de songements.

— Comme on l'avait fait éduquer autant que pouvaient faire des paysans peu aisés, Vincent savait lire, et son plus grand bonheur était de s'en aller, quelque livre à la main, sous les arbres des bois et dans les grottes des rochers, pour y passer bien des heures avec les histoires qu'il lisait.

— Quant à ses petits biens, s'il y donnait quelques façons, c'était uniquement pour en avoir le mince produit qui suffisait à l'entretenir, vu que sa vie était toute retirée, toute simple.

— En vaguant d'ici et de là avec les choses qui lui passaient dans l'idée, Vincent faisait des chansons, dont il inventait les mots et les airs. Ces chansons, il ne les disait à personne, vu qu'il allait toujours seul et n'avait point de camarades. Ce n'est que plus tard qu'on les a connues ; et plus d'une chante encore aujourd'hui.

— Vincent était donc venu à l'âge de vingt ans sans qu'on pût dire l'avoir vu faire la moindre avance d'amitié à une jeune fille. Au contraire, si parfois, dans les champs, il lui arrivait de rencontrer une jeunesse, ou il ne la regardait pas, ou il la lorgnait de ses yeux en dessous ; si bien que nous en avions toute comme frayeur, et que nous évitions de nous trouver sur son chemin.

— Celles qu'il ne regardait pas le détestaient, parce qu'une fille, si peu jolie qu'elle soit, aime que les garçons aient des yeux pour la voir. Celles à qui il envoyait ses tristes regards sournois lui trouvaient l'air si farouche, si dur, qu'elles se disaient en elles :

RIEN QU'UN PEU



Le client. — Eh vous appelez ceci un œuf frais ?
La maîtresse. — J'avoue, qu'il est un peu... avancé.